

Questions actuelles : la préparation au ministère pastoral en Allemagne tendances actuelles

Autor(en): **Cardinaux, Paul**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **21 (1933)**

Heft 87

PDF erstellt am: **18.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-380239>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

QUESTIONS ACTUELLES

LA PRÉPARATION AU MINISTÈRE PASTORAL EN ALLEMAGNE TENDANCES ACTUELLES

Lors d'un récent voyage d'étude en Allemagne, nous avons eu la bonne fortune d'entrer en contact avec une vingtaine d'institutions universitaires et ecclésiastiques, dans les régions et les milieux les plus divers, tendant toutes à la préparation en vue du ministère pastoral. Nous avons été frappé de voir combien la conception de cette préparation s'est élargie et approfondie au cours de ces dernières dizaines d'années. Comparant l'état actuel même à nos souvenirs d'un voyage à peu près identique, il y a dix ans, nous sommes stupéfait des progrès réalisés et des enrichissements apportés.

Ces lignes ne se donnent nullement pour une étude d'ensemble. Laisant délibérément de côté l'examen des courants de pensée, des doctrines, nous nous attarderons, non au contenu mais plutôt au cadre des études théologiques. Nous verrons aujourd'hui ce qui précède, accompagne et suit l'enseignement *ex cathedra* de l'université. Sans chercher du tout, même là, à donner les renseignements complets, statistiques et encyclopédiques, qu'on cherche en un annuaire ⁽¹⁾, nous ne résistons pas au désir d'apporter un écho de quelques-unes des choses vues, entendues ou lues à ce propos, et qui nous sont apparues riches d'aperçus lointains et de suggestions fécondes.

(1) Il paraît régulièrement deux volumineux annuaires donnant une image très fouillée de l'Allemagne protestante et de ses multiples institutions ecclésiastiques :

a) *Das evangelische Deutschland*, Schulze, Leipzig ;

b) *Kirchliches Jahrbuch für die evangelischen Landeskirchen Deutschlands*, Bertelsmann, Gütersloh.

* * *

Avant d'aborder l'étudiant en théologie, prenons l'étudiant tout court.

La vie des étudiants allemands est en train de changer profondément de physionomie. Les circonstances économiques en sont la cause première. Pendant la guerre et plus encore au lendemain immédiat de celle-ci, la détresse a créé entre les étudiants des liens tout nouveaux de solidarité. C'est alors que se créa l'Entr'aide universitaire mondiale, au sein de la Fédération universelle des étudiants chrétiens. Ce mouvement est ensuite devenu indépendant, afin de ne pas se heurter à des barrières confessionnelles, mais il a gardé son caractère spiritualiste et porte encore la marque de son origine et de son inspiration chrétiennes.

C'est en Allemagne que ce *Studentenwerk* a pris le plus d'extension et d'assise⁽¹⁾. Jailli du cœur même de la gent écolière, géré par des étudiants, sinon d'aujourd'hui en tout cas d'hier, compris, encouragé et soutenu par les pouvoirs civils, le public cultivé et par les milieux industriels et commerciaux, ce mouvement est plein de jeunesse, entreprenant et, d'autre part, administré avec une sagesse et une sûreté inspirant la plus complète confiance. Orientation professionnelle, aide matérielle aux étudiants qui ont donné les preuves de leur mérite en se « débrouillant » eux-mêmes jusqu'aux limites du possible, assurance-maladie, caisse de prêts, bureaux de placement, « camps de travail » pendant les vacances, tels sont quelques-uns des multiples aspects de cet effort.

Mais son fruit le plus caractéristique est la Maison des étudiants. En moins de dix ans, on a pu voir s'élever un *Studentenhaus* auprès de chacune des universités allemandes. La plupart d'entre elles sont remarquables par leur sobre confort, leur caractère pratique, leur air accueillant et par les précieux services qu'elles rendent. Tout ce qu'on peut désirer s'y trouve : salles d'étude, de lecture, de jeux, grande salle pour conférences et soirées, aménagement pour douches et bains, chambre noire pour photographes, étage réservé aux étudiantes avec les installations permettant de faire soi-même de petites

(1) La revue *Studentenwerk, Zeitschrift der studentischen Selbsthilfearbeit*, Walter de Gruyter, Berlin-Leipzig, tirant à 30 000 exemplaires six copieux cahiers par an, est le reflet très vivant de cette activité.

lessives et repassage, et surtout vaste restaurant fort avenant et aux prix des plus modiques. Chaque jour, à midi et le soir, des centaines de repas sont servis là, parfois jusqu'à un millier et davantage. A plusieurs endroits, nous avons vu des diaconesses présider le service en bonnes mamans. Les étudiants se servent du reste en partie eux-mêmes. Tout y donne une impression de simplicité, de naturel, de bonne volonté et de confiance réciproque.

La surexcitation actuelle des passions politiques semble rester à la porte. On sait avoir besoin les uns des autres, et la solidarité étudiante prime. L'estime, la reconnaissance que l'on a pour son *Studentenhaus* fait qu'on n'oserait ni ne voudrait y apporter les querelles de la rue, de même qu'en un vrai foyer familial on n'introduit pas le tumulte du dehors. De son origine chrétienne, ce mouvement garde une tradition de tolérance, de respect mutuel qui en impose.

On conçoit combien cette solidarité nouvelle est différente des anciennes *Korporationen* si fermées les unes aux autres. « La Maison des étudiants », dit l'un des chefs du *Studentenwerk*, « est le symbole d'une nouvelle *Civitas academica*. » (1) Une autre étude très perspicace (2), due à l'animateur enthousiaste de toute cette orientation nouvelle, dit en résumé ceci. La Maison des étudiants met en relief une nouvelle fonction de l'Université. C'est trop étroit de considérer l'Université purement comme un lieu de recherches et d'enseignement. Elle doit offrir à ses étudiants la possibilité d'unir leurs forces et de parvenir à une réelle *Kameradschaftlichkeit*. Le sentiment de la *Volksgemeinschaft*, qui devient toujours plus puissant partout, doit connaître une première réalisation au sein de l'Université et se répandre de là dans tout le peuple. En cette heure critique, on ne peut espérer un meilleur avenir que si l'homme prend plus sérieusement et résolument conscience de sa responsabilité ; après avoir donné une importance exagérée au rationnel pur, on met son espérance maintenant dans le suprahumain... La Maison des étudiants est, à côté de l'Université, l'endroit où l'on apprend, non plus par la théorie et le raisonnement, mais, par le contact immédiat, les règles fondamentales de la collaboration humaine. C'est là que l'homme peut acquérir l'harmonieux équilibre : maître de lui-même, serviteur de tous. La Maison des étudiants éduque ainsi remarquablement les chefs de demain.

(1) Dr R. TILLMANNS, *Das deutsche Studentenhaus*, Studentenwerk, février 1929.
— (2) Dr R. SCHAIRER, *Sinn und Aufgabe des Studentenhauses*, Studentenwerk, janvier-février 1931.

* * *

Pour en venir aux étudiants en théologie proprement dits, voyons successivement ce qu'on fait pour eux avant, pendant et après leurs semestres d'études universitaires.

Une grave inquiétude de ces deux dernières années provient de l'afflux beaucoup trop considérable d'étudiants en théologie, vu les possibilités d'emploi⁽¹⁾. Alors qu'une moyenne de 3600 étudiants suffirait aux besoins, on en comptait au semestre d'hiver 1931-1932 : 6550. Le caractère tragique de l'heure présente est certainement propice à l'éclosion de la vie spirituelle et des vocations. Mais l'encombrement actuel de toutes les carrières joue aussi certainement son rôle. Lors d'une pléthore semblable, quoique moins accentuée, vers 1890, il avait été facile aux candidats surnuméraires de se consacrer plus ou moins longtemps à un préceptorat, au secrétariat d'œuvres religieuses ou sociales, à l'évangélisation ou à la mission en terre étrangère. Mais aujourd'hui le nombre de ces postes ne régresse-t-il pas plutôt que d'augmenter?

Que faire? La seule vraie solution serait un renouveau généralisé et profond de la vie religieuse du pays et de l'activité de l'Eglise. Mais cela n'est pas au pouvoir des corps dirigeants ecclésiastiques. Parmi les mesures que ces derniers pourraient envisager, il y aurait les examens à rendre plus exigeants. Mais il serait insensé de faire cette élimination plus rigoureuse à la fin plutôt qu'au début des études. Puis l'examen n'est pas le tamis le mieux adapté au but désiré.

Mieux vaut infiniment, dans l'intérêt vrai du candidat comme de l'Eglise, qu'on prenne mutuellement contact dès avant le début des études. Des relations personnelles établies ainsi entre les futurs candidats et quelques-unes des personnalités qui portent la responsabilité de l'Eglise empêcheront bien des erreurs et des pertes de temps. Tel étudiant qui se faisait une idée très fautive du ministère en acquerra une plus juste vision. Tel autre qui s'orientait un peu à la légère vers la carrière pastorale, s'apercevra assez tôt de son erreur, et plusieurs éviteront ainsi de se fourvoyer.

Plusieurs mesures fort intéressantes ont été prises récemment dans ce sens. Dès 1930, les Eglises du Palatinat et de Bade deman-

(1) Voir : Oberkonsistorialrat Paul TROSCHE, *Die Zahl der Theologie Studierenden*, dans *Kirchliches Jahrbuch* 1932, p. 234 ss.

dent cette prise de contact préalable des étudiants qui comptent entrer plus tard à leur service. L'Eglise de Nassau organise chaque année, dès 1927, dans son séminaire de Herborn, une retraite de deux jours pour les jeunes hommes frais émoulus du baccalauréat ou de la maturité qui veulent se vouer à la théologie. A deux reprises déjà, dès 1929, le *Landesoberpfarrer* de la Thuringe a organisé avec les étudiants en théologie de son ressort un camp de vacances à Friedrichroda, qui groupa quarante, puis cinquante-deux étudiants, et qui lui permit d'établir par avance ces relations de confiance réciproques si précieuses pour leur collaboration future. Les Eglises de Schleswig-Holstein et de Westphalie font de même.

Si l'on doit parfois refermer un peu des portes trop largement ouvertes, il faut savoir aussi par ailleurs en ouvrir d'autres. La grande affluence ne dispense pas l'Eglise du devoir d'accueillir des vocations réelles, mais qui n'ont pas suivi la filière classique normale. La régression de l'enseignement du latin et du grec rendent ces cas toujours plus fréquents.

Au moment même où s'ouvrait à Lausanne le Séminaire pour vocations tardives, en 1929, prenait naissance en Allemagne le premier *Theologisches Sprachenkonvikt*. Il est à Halle, logé dans un des multiples bâtiments de l'institut A.-H. Francke. C'est un foyer pouvant accueillir cinquante élèves, auxquels s'ajoutent déjà plus de cent externes. Il est soutenu par l'Eglise et l'enseignement des langues y est donné par des professeurs payés par l'Etat. Il est destiné à des porteurs de maturités scientifiques ou commerciales qui, en vue de la théologie, viennent faire là leurs langues classiques, en un ou deux ans, selon qu'ils possèdent déjà le latin ou non. Le fait qu'ils n'ont pas d'autres branches arriérées que les langues leur permet de suivre déjà simultanément quelques cours en théologie (introduction à la théologie, hébreu, histoire de l'Eglise, etc., un nombre maximum de dix heures par semaine).

A la suite de celui de Halle, et sur le même type, se sont déjà créés les *Sprachenkonvikte* de Marbourg et de Gœttingue. Les écoles de théologie de Bethel et d'Elberfeld dont nous parlons plus loin doivent certainement aussi leur affluence en partie au fait qu'on peut également acquérir dans leur sein les connaissances nécessaires de grec et de latin (dès avant la guerre déjà, à Bethel).

Concernant les étudiants faisant leurs semestres théologiques réguliers, nous avons été particulièrement intéressé par les foyers qui existent à leur intention.

En effet, alors que jusqu'aux XVI^e et XVII^e siècles, en Allemagne comme ailleurs, la plupart des étudiants vivaient en commun dans des *Bursen* ou *Kontubernien*⁽¹⁾, la coutume s'en est presque complètement perdue, sauf en ce qui concerne les étudiants en théologie. Pour ces derniers, quelques-uns ont subsisté et plusieurs nouveaux se sont fondés ces dernières années. On en compte aujourd'hui, dans tout le pays, une trentaine que l'on peut ranger grosso modo en deux catégories.

Les uns sont des *Stifte*, fondations ecclésiastiques officielles, plus ou moins richement dotées, remontant souvent aux temps mêmes de la Réformation, et recevant à titre gratuit ou fort modique des étudiants sélectionnés par un jury, à la suite de travaux ou d'examens. Le plus célèbre de beaucoup est le *Stift* de Tubingue. Dans l'imposant ancien couvent des Augustins qui domine toute la ville, l'Eglise du Wurtemberg entretient complètement cent vingt étudiants en théologie, les subventionnant, en outre, durant les semestres qu'ils passent dans d'autres universités. Bien plus l'Eglise se charge même de toute leur préparation classique. Tous les jeunes garçons qui vers l'âge de quatorze ans ont passé avec succès le *Land-examen* que l'Eglise organise pour le recrutement de son futur clergé, sont reçus et instruits dès ce moment-là dans quatre séminaires, logés également dans d'anciens couvents du pays.

L'étudiant *Stiftler* de Tubingue doit abdiquer une petite part de sa liberté : il est des heures de rentrée à ne pas dépasser, il doit présenter son tableau de cours et faire certains *Stiftsübungen* supplémentaires, mais il a conscience de représenter l'élite du pays et d'être l'héritier d'une lointaine et glorieuse tradition. Il est assis au pupitre qu'ont occupé les Bengel, Schelling, Hegel, F. C. Baur et D. F. Strauss. Les meilleurs d'entre eux reviennent ensuite comme *Repetenten* et le *Repetentensénior* est considéré comme le Dalai-Lama, ou le mandarin des mandarins.

Des établissements du même genre quoique beaucoup plus modestes existent entre autres à Giessen, Göttingue et Marbourg.

Les foyers de l'autre catégorie ont une origine différente. Chaque

(1) Voir Dr H. HERMELINK, *Von alten und neuen Studienbeimen*, Studentenwerk, janvier 1930.

fois qu'un courant de pensée, une tendance théologique s'est sentie menacée, ou bien a cherché à se propager, il est significatif de voir que, parmi bien d'autres moyens possibles, on eut à cœur avant tout de fonder une maison pour étudiants. De même que la famille est la cellule par laquelle la vie se transmet d'une génération à l'autre, de même le foyer est le seul milieu réellement fécond pour la propagation et le rayonnement d'idées et de courants spirituels. Quand les protestants en minorité à l'Université de Bonn éprouvèrent le besoin de sauvegarder leur esprit et leurs droits, ils ouvrirent le *Theologisches Stift*. Lorsque, dans la même Université, sévissait un piteux libéralisme théologique, flasque et désossé, un groupe de fidèles inquiets ouvrit le *Evangelisch-theologisches Studentenhaus*. Les réformés, vaillante petite minorité en Allemagne, ouvrirent à Halle leur *Studenten Konvikt* et, à Gœttingue, leur *Reformiertes Studienhaus*. Le seul professeur de théologie réformée auprès de la luthérienne Faculté d'Erlangen met deux étages de sa maison à la disposition de huit de ses étudiants. Le *Gustav-Adolf-Verein* qui s'intéresse aux Allemands protestants de l'étranger a ouvert tout récemment le *Rendtorffhaus*, à Leipzig, pour faciliter leurs théologiens et réchauffer l'attachement de ceux-ci à la mère-patrie. Selon leurs ressources ces institutions allègent le plus possible la charge matérielle de leurs pensionnaires.

Tous ces séminaires, officiels et privés, ont un air de parenté et leur vie s'organise à peu près partout de la même façon. Afin qu'un plus grand nombre puisse en bénéficier, chacun n'y passe, en général, que trois semestres au maximum, et si possible les semestres du milieu des études qui sont les plus profitables. Le vie de famille est présidée par un « *Herr Inspektor* ». C'est en général un étudiant de quelques années plus âgé, à qui sa charge laisse passablement de temps libre pour des études spécialisées qu'il poursuit. A côté de maints autres avantages de ces foyers, c'est une précieuse opportunité que cette charge de « frère aîné », qui donne à quelques-uns la possibilité de continuer des recherches et travaux personnels dans des conditions très favorables et tout en gagnant leur pain. A plusieurs endroits, nous avons vu ces aînés présider chaque jour avant le déjeuner du matin une demi-heure de lecture commune, grecque, hébraïque ou latine. Cette tonique et sobre discipline d'exégèse biblique ou parfois patristique doit être un pain quotidien de premier ordre. A part cela, comme travail commun, il n'y a en géné-

ral que trois ou quatre heures de cours par semaine, données par un professeur incarnant la tendance de la maison et portant sur les sujets qui sont la spécialité dudit foyer.

En terminant cette partie relative à des étudiants réalisant la vie commune, il faut relever que ce sont des foyers pour théologiens seulement. Les quelques exceptions (nous en avons rencontrées entre autres à Tubingue et Marbourg) sont des maisons de dimensions restreintes ; les étudiants en théologie y représentent une forte proportion ; elles sont en relations très étroites avec le *Studentenwerk* et portent la marque de leur naissance au sein de la Fédération des étudiants chrétiens. C'est dire qu'il n'est pas facile de réaliser la complète communauté de vie. On ne crée pas artificiellement une famille, même si l'intérêt y trouvait son compte. L'unité d'inspiration, la communion dans un idéal sont une condition première. Le professeur Hermelink, dans l'étude déjà citée, dit que, lorsqu'on tente une création semblable, le problème le plus brûlant est celui de l'acquiescement unanime à une tradition suffisamment profonde que l'on crée et à laquelle on se soumet tout à la fois. Se fondant sur leurs expériences de Marbourg, il formule six conditions pour l'heureuse réalisation d'une communauté d'étudiants :

1. Il faut s'assurer la présence de quelques étudiants aînés (deux en tout cas) continuant quelque étude après leurs examens finals, et qui transmettront la tradition.

2. L'étudiant en mal d'examens généraux n'est pas à sa place dans la communauté, mais doit vivre chez l'habitant. L'obligation qu'il a de se consacrer entièrement à son travail personnel fait de lui un corps étranger et un sabot pour le travail commun.

3. Tout nouveau venu doit s'engager à consacrer un soir par semaine à la communauté.

4. Ces soirées doivent être, non de pure détente, mais consacrées à une activité intellectuelle. La camaraderie s'établit d'elle-même par les multiples contacts journaliers, mais la vraie communion ne peut être fondée que sur un sérieux effort commun dans l'ordre de la pensée.

5. Ne pas s'éterniser sur des thèmes philosophiques généraux, mais qu'à chaque séance commune, un nouvel étudiant expose, dans une langue accessible à tout homme cultivé, les problèmes d'intérêt général qu'aborde sa discipline particulière. Les incapables ou les indignes se révéleront bientôt et s'excluront ainsi pour un prochain semestre.

6. Il n'y a pas de discussions fructueuses sans une autorité directrice. Les *Repetenten* dont la culture est plus avancée et plus complète, noueront les gerbes et maintiendront la haute tenue académique.

* * *

L'école de théologie de Bethel près Bielefeld et celle d'Elberfeld méritent à elles deux une mention toute particulière⁽¹⁾. Ce sont deux institutions toutes jeunes ; la première date de 1905, la seconde de 1928. Elles témoignent toutes deux d'un entrain, d'une souplesse, d'une vitalité juvénile du meilleur aloi.

Quelques mots sur l'histoire de l'École de Bethel :

En 1862, celui que, plus tard, dans toute l'Allemagne et bien au delà, on appellera avec amour et vénération : « Le père Bodelschwingh » était, à trente ans, évangéliste allemand à Paris. Profondément impressionné par les misères matérielles et morales au milieu desquelles il vivait, il adressa à ses concitoyens de la mère-patrie un vibrant appel, qui resta sans réponse, proposant la création d'une chaire de théologie évangélique et d'un séminaire pour étudiants, au cœur même de sa communauté de Paris, persuadé que le contact immédiat avec les abîmes de la misère humaine et les miracles qu'opère l'Évangile serait propice par excellence pour la formation de futurs ouvriers du Royaume de Dieu.

C'est ce qu'il réalisa quarante-trois ans plus tard à Bethel.

Bodelschwingh avait gardé très vivant le souvenir de ses études poursuivies simultanément à l'Université de Bâle et à la Maison des missions, en relations très étroites avec un milieu pieux et actif. En 1895, âgé déjà, il voyait avec douleur la carence de la théologie d'alors trop philologique et historique. C'est dans une intention parfaitement louable et légitime sans doute que cette théologie fouillait soit le corps de l'Église, soit l'âme individuelle, jusque dans les jointures et les moelles, afin d'extirper toute végétation parasite ou adventice ; néanmoins le patient perdait souvent tant de sang dans l'aventure

(1) L'École de Bethel publie régulièrement, dès 1930, le *Jahrbuch der theologischen Schule Bethel* (Verlagshandlung der Anstalt Bethel, bei Bielefeld), fort volume annuel de 200 pages environ contenant, outre des travaux théologiques des professeurs, un rapport annuel et des études sur les origines, l'histoire, le but et les méthodes de cette école, études qui sont du plus grand intérêt. Voir en particulier : Dans le volume de 1930 : F. v. BODELSCHWINGH, *Die Entstehung der theologischen Schule* ; TH. SCHLATTER (fils du vénéré professeur de Tubingue), *Aus der Geschichte der theologischen Schule in ihren ersten 25 Jahren*. En 1931 : TH. SCHLATTER, *Gegenwärtige und künftige Aufgaben der Theologischen Schule*. Le *Jahrbuch* de 1932, dédié à Adolf Schlatter à l'occasion de ses quatre-vingts ans, contient une riche moisson d'études théologiques et pratiques.

qu'il en ressortait définitivement anémié, de même qu'une délicate opération peut être splendidement réussie, mais le malade mourir des contre-coups du choc opératoire. Bodelschwingh voyait, par les étudiants venant faire un stage dans les asiles de Bethel, combien leurs études ôtaient aux meilleurs d'entre eux quelque chose de la joie de vivre, de la spontanéité dans l'action, et leur rendaient si difficile ensuite le contact avec leurs paroissiens. Il redoutait, d'autre part, pour l'Eglise, le mouvement grandissant de réaction des *Gemeinschaften*. Bien d'autres avec lui s'inquiétaient, mais Bodelschwingh, l'homme pratique, le réalisateur, de dire : « *Wir müssen nicht klagen, sondern handeln* ». Mais il était patient aussi ; une première proposition d'ouvrir une école de théologie à Herford ou à Gütersloh n'ayant pas trouvé l'appui nécessaire, il sut attendre son heure, et bientôt il lui apparut que Bethel serait par excellence le lieu propice à ce nouveau foyer. Bethel qui avait tant reçu de l'Eglise lui offrirait en retour cette école, en acte de reconnaissance.

Elle s'ouvrit en 1905. Son but n'était nullement de remplacer les Facultés universitaires, mais de faire respirer aux étudiants qui viendraient passer là un ou plusieurs semestres une atmosphère salubre, de leur donner un vigoureux tonique pour qu'ils puissent bénéficier et non pâtir des interventions chirurgicales que leur foi devrait subir ailleurs, voir même des toxines que tel ou tel enseignement leur ferait ingurgiter.

Impossible de ne pas donner, tout en la condensant quelque peu, l'esquisse si vivante que Bodelschwingh avait jetée une nuit sur le papier pour se formuler à lui-même ce que devait être cette école.

1. Ce que l'Ecole ne doit pas être :

Pas vaste, mais condensée. Pas en largeur (en platitude), mais en profondeur. Pas une serre pour plantes délicates, mais un champ en plein vent pour plantes robustes aux puissantes racines tenant bon contre ouragans et tempêtes. Pas une forteresse hérissée dans laquelle les flèches de la critique destructrice ou de la science agnostique ne pénétreraient pas et où l'on ânonnerait en chœur des formules orthodoxes stéréotypées, mais un stade largement ouvert à de jeunes compagnons vifs et réveillés ; on les y aidera à trouver eux-mêmes dans l'Ecriture de quoi se bâtir, tout en bataillant crânement contre les ennemis du dehors et du dedans, une foi personnelle, vivante et joyeuse.

2. Ce qu'elle doit être :

Libre, libre plante de l'Eglise évangélique, indépendante de l'Etat et de son appui matériel, libre dans le choix de ses maîtres, de son activité et

du but qu'elle se propose, libre aussi du « ballast » pédantesque et des formes et coutumes académiques qui prennent du temps et entravent le libre jeu de la vie et du travail. Sans interminables prolégomènes, on plongera l'élève à pic dans la fontaine de Jouvence de l'Écriture sainte.

Trop souvent, les étudiants sont dans l'incapacité d'assimiler la nourriture trop substantielle que leur servent nos hautes écoles. Que de cahiers bourrés de notes rentrent au logis non digérés et plus jamais ouverts ! Tandis que, par ailleurs, l'on ne comprend et n'assimile que trop bien la vie extérieure traditionnelle de l'étudiant, insipide et relâchée. Le maître descendra donc de sa « cathedra » et « plongera » aux côtés de son élève pour l'aider à rester à flot. Lectures en commun, la plume restant le plus possible à la maison, questions et réponses.

Les maîtres guideront aussi le travail personnel à domicile de l'étudiant. Ils ne seront pas maîtres seulement, mais aussi grands frères, en mesure de s'associer aux peines et aux luttes de leurs élèves, capables aussi d'arpenter avec eux monts et vaux, en joyeuses balades. Pas d'articles de règlement, mais l'Évangile et la joie de son service ordonnant spontanément la vie commune.

Opportunité sera donnée aux élèves d'apprendre auprès des médecins de Bethel le service du Samaritain, et de suivre de près le travail des malades, des miséreux, des vagabonds ; ils pourront s'y adonner eux-mêmes pendant les périodes de vacances, tout cela restant absolument volontaire. Enfin un effort particulier tendra à faire connaître aux élèves et aimer d'eux la mission intérieure et extérieure.

Quant aux ressources, on ne cherchera pas d'appuis officiels, mais on exposera ses besoins, dans l'intimité, à Dieu et aux hommes.

Autre part, Bodelschwingh note son ardente prière à Dieu :

Qu'Il lui donne, comme maîtres de la nouvelle Ecole, des *muntere Gesellen*, hommes à convictions contagieuses, sans timidité ni réticences, hommes capables de faire jaillir du roc des Écritures les sources vives ; des hommes remplis de piété filiale à l'égard de l'Écriture, et de respect reconnaissant vis-à-vis des Pères de l'Église et des symboles qu'ils nous ont laissés. Bref, des maîtres tels que leurs élèves puissent prêter leurs serments de consécration avec joie et sans tourments de conscience et les tenir en les considérant, non comme une corde au cou, leur coupant la parole, mais comme une ceinture protectrice bienvenue. Tout en même temps, ces maîtres auront un regard portant loin, prompt à discerner les avenues nouvelles que Dieu ouvre aux siens, et une oreille exercée, rapide à percevoir les cantiques toujours renouvelés que l'Esprit suscite en l'Église.

L'école est née et c'est une joie de voir combien elle répond aux espérances mises en elle. Son développement fut constant. Au semestre d'été 1931, elle comptait 230 étudiants. Dès 1927, on doit, pour les semestres d'été en tout cas, refuser autant d'élèves qu'on en

admet ; car on se refuse à augmenter encore le nombre des étudiants, pour ne pas rompre l'équilibre de l'institution et amoindrir la qualité du travail.

Si l'étudiant faisait là le cycle complet de sa préparation, on pourrait regretter légitimement l'absence de contact avec d'autres Facultés. Mais comme il n'y fait en général qu'un an (deux pour ceux qui apprennent là leur latin et leur grec) et qu'ensuite il joindra une Université, il faut se réjouir au contraire de la possibilité de vivre cette première période d'étude en une atmosphère plus recueillie que la cité universitaire.

Il existe cinq foyers plus ou moins vastes où habitent une partie des étudiants. Les autres sont en chambre chez les nombreux pasteurs, médecins et employés de Bethel. Ils prennent leurs repas tous en commun dans un immeuble extrêmement bien aménagé comme quartier général. Les étudiants n'ont pas de sociétés d'étudiants à la mode traditionnelle, mais ils ont, tous ensemble, une riche vie de communauté. En outre, chaque foyer réalise sa vie de famille. Ils ont un orchestre, une fanfare, un chœur qui s'en va régulièrement le samedi soir ou le dimanche matin chanter dans les rues de Bielefeld.

Chaque matinée est ouverte par un culte présidé par les professeurs à tour. Il y a sept maîtres de théologie et deux de langues. Le samedi soir, à l'issue du souper, un service présidé par le directeur réunit toute la communauté de l'École de théologie, maîtres et élèves. Diverses retraites sont organisées occasionnellement.

Dans le travail déjà mentionné de M. Th. Schlatter, doyen de l'École, sur ses devoirs actuels et futurs, il relève comment les Facultés universitaires allemandes sont bien revenues maintenant des errements qui ont occasionné sa fondation, il y a vingt-cinq ans. Mais il énumère et développe les raisons ci-dessous, qui constituent, à ses yeux comme aux nôtres, le caractère particulier de cette institution, qui justifient son existence et qui (ajoutons-nous) suscitent notre vif intérêt et notre plein assentiment :

1. On y aborde l'exégèse comme l'histoire des faits ou des idées avec cette préoccupation toujours centrale : où, en quoi et comment le Dieu vivant s'est-il révélé au travers de l'histoire humaine.

Outre ce but central, des raisons plus secondaires :

2. La possibilité de « rattraper » son grec et son latin et de faire son hébreu tout en acquérant déjà une première initiation en théologie.

3. La proximité des multiples établissements médicaux et psychiatriques de Bethel permet un enseignement en psychologie normale et pathologique, et en psychothérapie plus développé que partout ailleurs.

4. La méthode du « travail en séminaire » (*Arbeitsgemeinschaft*) y est pratiquée plus que dans les Facultés universitaires.

5. L'existence de cette Ecole au cœur même d'une communauté religieuse telle que Bethel est pour un grand nombre d'étudiants une révélation et une leçon de choses que rien ne remplacerait.

6. La solidarité qui unit là les candidats au ministère, infiniment plus étroitement que lorsqu'ils sont fondus dans la masse écolière d'une université, leur donne une communion d'esprit d'un bien grand prix pour aujourd'hui comme pour plus tard.

7. Enfin, une institution théologique qui se suffit à elle-même et reste indépendante du pouvoir civil. Dans notre époque mouvementée, nul ne peut prévoir l'avenir. Et qui sait si ce mode d'organisation n'est pas une pierre d'attente et une sorte de prototype de ce qui devra se réaliser un jour sur une plus grande échelle.

L'Ecole de théologie d'Elberfeld est tout à fait du même type que celle de Bethel et, quoique toute récente, est en train de prendre le même essor. Sa particularité à elle est qu'on y étudie particulièrement le catéchisme de Heidelberg, non par étroitesse confessionnelle, mais pour faire valoir, à côté des autres, ce trésor particulièrement confié aux réformés.

Pour l'Ecole d'Elberfeld comme pour celle de Bethel, les autorités ecclésiastiques en viennent de plus en plus à tenir compte des semestres passés là au même titre que des semestres universitaires.

* * *

Chez nous, une fois terminés les examens universitaires du candidat, il ne lui est plus rien donné, ni demandé, avant son entrée dans le ministère, sinon parfois quelque épreuve homilétique et un entretien avec la Commission de consécration. Quel passage abrupt et imprudent de l'entière liberté académique à la complète responsabilité personnelle d'une paroisse !

Dans l'Eglise de l'*Altpreussische Union*, la plus importante Eglise d'Allemagne, dans la plupart des autres également, croyons-nous, il était demandé à tout candidat, depuis longtemps déjà, de passer **un an** à choix soit comme vicaire auprès d'un pasteur, soit dans un *Predigerseminar*. La nouvelle loi ecclésiastique de 1927 exige l'un *et* l'autre.

On conçoit aisément combien précieuse peut être cette année de

vicariat, lorsque cette initiation aux multiples faces du ministère peut se faire aux côtés d'un aîné expérimenté, compréhensif et à la vocation communicative.

Arrêtons-nous plutôt au *Predigerseminar*, institution si caractéristique et tout à fait ignorée chez nous.

Sauf quelques rares tentatives antérieures et qui ne survécurent pas, les premiers *Predigerseminare* datent d'il y a cent ans. Mais seule une petite élite en pouvait bénéficier. Leur nombre augmenta peu à peu. Le *Kloster Loccum* en Hanovre, le *Domkandidatenstift* à Berlin sont célèbres. La récente loi ecclésiastique citée plus haut en fit doubler le nombre. On en compte vingt-cinq en Allemagne ; ils groupent en général entre quinze et trente participants chacun.

Quel est le but de ces séminaires ? Ils ne sont ni une continuation de l'étude académique, ni une maison d'apprentissage de la technique professionnelle du ministère.

Voici deux définitions ; la première est du pasteur D. Hesse (1), directeur de l'unique *Predigerseminar* réformé, fondé par lui à Elberfeld en 1927 (à ne pas confondre avec l'Ecole réformée de théologie du même lieu) :

Durant ses semestres universitaires, l'étudiant a emmagasiné une foule de connaissances sans qu'il lui ait été toujours possible d'acquérir une claire vue d'ensemble. Le séminaire est pour lui une plateforme avec un recul suffisant lui permettant de voir chaque chose à sa vraie place et à sa juste importance. C'est là qu'il affrontera la question : quel sera le but et le contenu de mon message ? Il s'agit de bien poser la base théologique sur quoi reposera toute l'activité du ministère. La question essentielle est : *qu'annoncerai-je* ; le *comment* ne vient qu'en second lieu.

L'autre définition est du Dr Dørne (2), le directeur du *Predigerseminar* de Lückendorf (datant de 1927 aussi) dans la très luthérienne Saxe.

Il importe qu'à son entrée en fonctions, le candidat ait une vision très précise de la situation, des besoins et des exigences de l'Eglise actuelle, et qu'il ait une conscience claire du rôle et du pouvoir qui lui incombent.

Il n'est pas toujours facile au candidat de bien comprendre pourquoi aujourd'hui encore la préparation au ministère se fait sous la forme de l'étude théologique. L'absolue nécessité d'être à la fois pasteur et théologien doit

(1) D. HESSE, *Bericht über das Predigerseminar in Elberfeld für das erste Halbjahr 1929* ; inédit. — (2) DR DØRNE, *Vom neuen Predigerseminar*, Neues Sächsisches Kirchenblatt, 15 avril 1928.

avoir été expérimentée et être devenue l'objet d'une conviction personnelle pour le serviteur de l'Église. Le but du *Predigerseminar* est d'établir ce pont et de réaliser cette synthèse. Sans doute, la Faculté de théologie y tend déjà, mais pour que cette expérience se fasse réellement, il faut qu'à l'étudiant l'Église soit plus visible et plus immédiate qu'elle ne peut l'être durant son temps d'études universitaires. Rien ne la favorise mieux que la participation à une vie commune présentant en raccourci tous les caractères d'une communauté religieuse.

Il n'est plus question là de cours, mais seulement de travaux personnels des élèves, puis d'entretiens généraux sur les sujets introduits. L'élève qui souffrait au cours de ses études d'être retenu par les manuscrits fanés et les parchemins poussiéreux si loin des joutes passionnées de la place publique ou de la presse quotidienne, jouit maintenant d'introduire auprès de ses camarades le livre théologique arrivé hier tout humide encore de l'imprimerie. Ils s'entretiennent des problèmes brûlants de l'heure présente, non plus avec la griserie du premier semestre, jonglant avec les mots et les idées pour le plaisir du sport, mais avec la gravité que donne la perspective imminente d'avoir à enseigner ses frères en ces matières. Le maître du séminaire lui aussi est auditeur, il répond aux questions, oriente et féconde la conversation. Lorsqu'on voit la multiplicité des sujets traités là en un semestre, on comprend combien grande et belle est la tâche de l'homme qui doit seul présider à tout cela ; mais il est normal qu'il soit seul, et non plus un groupe de professeurs ayant chacun leur spécialité, car le candidat lui aussi, bientôt, sera tout seul pour répondre à tout dans sa paroisse.

Outre les études, il y a évidemment de nombreux exercices homilétiques divers et, dans la paroisse où l'on est, participation des candidats aux prédications, écoles du dimanche, catéchismes, études bibliques sur semaine, Unions aînée et cadette.

Nous aimerions savoir évoquer le charme d'une demeure semblable, notre arrivée à Lückendorf par exemple, à l'extrême frontière sud de la Saxe, pays vert et montagneux, d'où le regard va loin sur les collines de Bohême, la douceur de cet accueil à la nuit tombante, le petit appartement du directeur et de sa famille, la grande table des douze jeunes gens à laquelle préside la *Hausdame*, qui est souvent la veuve d'un pasteur, un ménage de concierges, dans une maisonnette du jardin. Nous avons vu la plus belle chambre de la maison, qui est celle de *Seine Magnificenz der Herr Landesbischof*, l'évêque

vénéral⁽¹⁾, vieillard distingué qui fut jadis directeur du Séminaire de Loccum, et fondateur de celui de Lückendorf. Une ou deux fois par semestre, il vient avec sa compagne passer ici trois jours, présidant vêpres et matines, et participant aux travaux et discussions. Nous arrivions à l'heure de l'étude biblique qui réunit chaque quinzaine autour du directeur tous les habitants de la maison, dirigeants et leurs familles, serviteurs, candidats ; réellement c'est la paroisse en petit : la paroisse paisible et bienveillante, en attendant la paroisse plus tumultueuse et rétive. On ne peut surestimer la valeur de ces quelques mois de recueillement après la dispersion des années d'études et avant le trop trépidant ministère d'aujourd'hui.

Et, dites-moi, comment se garder d'un peu de convoitise, en pensant à son propre pays ?

* * *

Si nous voulions résumer nos impressions, relever ce qui nous a le plus réjoui, nous formulerions ces conclusions données quasi pêle-mêle :

Indépendamment des courants théologiques outranciers de l'heure, il y a un mouvement général de redressement qui, pleinement respectueux de la méthode historique, répudie la « mentalité historique ». La recherche de la vérité religieuse redevient la préoccupation centrale. Cela entraîne des contacts personnels d'homme à homme et d'âme à âme. L'étudiant non seulement accepte, mais demande de ses maîtres qu'ils le suivent, l'aident, l'aiment. Et le maître, de son côté, ne pense pas être quitte de sa tâche quand il a dispensé les résultats de ses recherches ; il ne se désintéresse pas des difficultés que cet enseignement lui-même, peut-être, entraîne chez ses auditeurs. Le sens des responsabilités s'est aiguïlé : responsabilité des Facultés vis-à-vis de l'Eglise, des maîtres à l'égard de leurs élèves, de ceux-ci envers leur ministère futur. Dans la gravité du temps présent, une solidarité s'est manifestée, une confiance est née. Devant l'avenir incertain, on a serré les rangs, les mains se sont nouées.

Il est plus significatif qu'on ne pense de voir reparaître ces modestes cellules, où quelques étudiants se joignent, mettant en commun leurs biens, pauvres biens matériels, riches biens de l'esprit :

(1) Le premier évêque de l'Eglise luthérienne de Saxe n'est autre que le docteur Ludwig Ihmels, ancien professeur de dogmatique à la Faculté de théologie de Leipzig et le plus éminent des représentants actuels de l'école théologique d'Erlangen.

juvénilité, labeur, passion, prière ; bien mieux encore, lorsqu'un maître, frère aîné, comme dans les *Predigerseminare*, partage avec ses disciples le pain et le sel et se confie au même toit. Sans vouloir exagérer l'importance des foyers qui s'allument ainsi, toujours plus nombreux, nous voyons en eux tout à la fois un symbole, un fruit et une condition de cette communion approfondie. Où il y a famille, il y a sanctuaire, et autel, et Présence invisible. Alors, la préparation pour le service du Roi prend son vrai caractère, caractère d'humilité et de grandeur, émouvante veillée d'armes.

Paul CARDINAUX.
